6e

ENTREVUE

DE

MESSIEURS

LE DUC D'ORLÉANS

AVEC

LE MARQUIS

DE LA FAYETTE.

Case
FRC
3680

PARIS,
1790.

M & W 6181

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

ENTREVUE
DE
MESSIEURS
LE DUC D'ORLÉANS
AVEC
LE MARQUIS
DE LA FAYETTE.

LE DUC.

Ton audace, il est vrai, me força de partir,
Je craignis un soufflet, je le dis sans rougir.
On m'eut vu, cependant, pour braver ton courage
En politique adroit endurer cet outrage;
Si le fier Mirabeau, ne m'eut déconcerté,
En me disant, « fuyez, vous l'avez mérité » (1).
Sans ce cruel propos, il faut que je l'avoue,
J'eus reçu le soufflet et tendu l'autre joue.
Je t'en eus bien puni, quelque bras acheté
Aurait su me venger de ta témérité.
Mais il est des revers qu'il faut qu'un sage essuie.
Ne songeons qu'au présent; le passé je l'oublie.
Concertons nos projets et devenons amis.
Le veux-tu?

LE MARQUIS.

Peux-tu bien marchander mon mépris.
Dis-moi, quel Dieu pourrait opérer ce prodige?

LE DUC.

Le plus puissant des Dieux; ton intérêt te dis-je.
Ecoute-moi, Marquis, je sais ce que tu peux;
Un vain desir de gloire attire tous tes vœux.
C'est elle qui te fit au sortir du collége,
Braver en Amérique et la grêle et la neige.
A quelque bout de terre on a donné ton nom (2).
On t'a gratifié d'un frivole cordon;
Et l'on doit du Congrès admirer la prudence
De ne t'avoir donné que cette récompense.
Qu'as-tu donc fait de plus? Quels sont tes grands exploits?
Demander de l'argent ou briguer des emplois,
Et comme un mannequin conduit par les NOAILLES
Intriguer à Paris et ramper à Versailles.
Voilà toute ta vie, elle n'étonne pas.
Quand Paris alarmé des vingt mille soldats,
Dont la cour de terreur et de rage troublée
Avait environné notre auguste assemblée,
Arma dans un instant cent mille citoyens;
Dis, mes projets alors n'étaient-ils pas les tiens!
T'auraient-ils épargné ces housards, ces barbares,

Si mon or n'eût soudain gagné leurs mains avares!
Ingrat tu me dois tout.... Tu mets tout en oubli.
Je t'ai fait général, j'ai fait maire BAILLY;
Et vous seriez sans moi cachés dans la poussière,
Toi, comme d'AIGUILLON, lui, comme ROBERTS-PIERRE.
Cependant, couple ingrat, vous me manquez de foi,
Et vous vous élevez tous les deux contre moi.

LE MARQUIS.

Je ne te dois pas plus ma gloire Parisienne
Que je ne te dus jadis ma gloire Américaine.
Tu voudrais rabaisser mes exploits glorieux,
Et l'éclat dont je brille importune tes yeux:
Mais que peut contre moi ta fureur hypocrite?
Hector a-t-il péri sous l'effort de Thersite?
De mes rares combats l'univers est instruit;
Mon nom est immortel... CONDORCET me l'a dit (3).
Tu me nommes ingrat! fallait-il pour te plaire
Voir égorger la reine et la cour toute entiere,
Et pour favoriser la horde de brigands
Me cacher encor mieux et dormir plus long-tems.
Je n'ai que trop dormi; ma gloire en est ternie.
Je ne soupçonnais pas ta noire perfidie;
J'ignorais tes projets, et plein de bonne-foi,
Je ne voulais enfin que m'EMPARER du roi.
D'un soufflet, il est vrai, je te fis la menace;

Mais ne pas te le donner c'était te faire grace ;
Je te la fais encore ; et connais un peu mieux
Que tu n'es qu'un ingrat, quand je suis généreux.
Bailly ne te doit rien ; il fut toujours grand homme ;
Avant que d'être maire, il était astronome.
Peux-tu lui refuser un sublime talent ?
Ne sonna-t-il pas bien quand il fut président ? (4)
Comme son geste heureux et rempli d'élégance
Secondait savamment sa divine éloquence !
Quel homme que c'était ! Si Paris l'a choisi
Paris s'en fait honneur.

LE DUC.

Laisse-là ton Bailly
Dont tu fais ici l'hypocrite Séide.
Que ton intérêt seul et te touche et te guide.
Veux-tu régner sous moi ; veux-tu de mes projets
En homme plus habile assurer les succès ?
Je t'en donne ma foi ; je te fais connétable.
Quelle gloire pour toi ! quel triomphe honorable !
De te voir élever à ce grade éminent,
Que les Bourbons eux-mêmes ont rendus si brillant (5).
Que mon ambition par tes soins secondée
Soit sûre désormais de ta troupe soldée ;
Mes trésors sont ouverts ; le facile soldat

Ne résiste jamais à ce puissant appât ;
Tu le sais, tu l'as vu : la frayeur, l'artifice
Sauront me redonner la nombreuse milice
De tous ces sots bourgeois dont Paris est rempli,
Et je me vois enfin sur le trône établi.

LE MARQUIS.

Qu'oses-tu donc m'offrir, et quel est ton délire ?
Par de pareils moyens tu penses me séduire !
Tu me fais connétable, ô le plaisant projet !
Le titre n'y fait rien, je le suis en effet.
Qui, moi ! je ramperais sous ton pouvoir sinistre ?
D'un maître tel que toi je serais le ministre ?
Non, non, pour mon honneur, dans ma haine affermi
Je dois être jamais ton premier ennemi.

LE DUC.

Eh bien ! je te perdrai.

LE MARQUIS.

Moi, je te ferai pendre.
Le Châtelet bientôt saura se faire entendre.

LE DUC.

Va ! je ne le crains pas, et je te suis garant

Qu'on le verra garder un silence prudent.
La moitié m'est vendue, et je fais trembler l'autre.
TALON me sert lui-même, et s'est fait mon apôtre (6).
Redoute mes consorts : MENOU, TARGET, BIRON,
LA TOUCHE, MIRABEAU, CHAPELIER, D'AIGUILLON,
Les LAMETH, les GARAT, BARNAVE, ROBERTSPIERRE.
Pourras-tu résister à ma cabale entiere ?
Connais-tu les périls où tu vas t'engager,
Et ne me force pas à te faire égorger.

LE MARQUIS.

Je crains peu tes pareils ; j'ai ma garde soldée
Que tes vils scélérats n'ont point intimidée.
Je brave ton courroux, ta haine et tes complots.
Prends du cœur, si tu peux ; vient combattre en champ-clos ;
Moi, je serai tout nud, je t'offre la cuirasse ;
Cette offre devrait bien t'inspirer de l'audace.
Suis-mois sans discourir.

LE DUC.

M'escrïmer avec toi !
Tu n'est point mon égal, en dépit de la loi.
Le sage MIRABEAU m'en a fait la défense ;
Et d'ailleurs mes projets ont besoin de prudence.
Je suis prince du sang.

LE MARQUIS.

Tu ne le fûs jamais.
Je te reconnais bien au refus que tu fais.
Oui, le sang qui t'anime est souillé de roture,
Son cours est aussi vil que sa source est impure.
On sait. ...

LE DUC.

Quoi ! jusques-là, tu peux me ravaler ;
Eh bien ! je te le dis, je saurai t'accabler.
Je punirai bientôt ta coupable insolence,
Je te promets la mort, j'en jure ma vengeance.
Je vais trouver LA CLOS, et parler à BIRON (7).

LE MARQUIS.

Moi, je verrai DUMAS et sur-tout GOUVION (8).

LE DUC.

J'armerai contre toi ma nombreuse sequelle.

LE MARQUIS.

Je m'environnerai de ma troupe fidelle.

LE DUC.

Je regnerai sans toi.

LE MARQUIS.

Tu périras avant.

LE DUC.

Le trépas t'est promis.

LE MARQUIS.

Le Châtelet t'attend.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

(1) On assure que M. de Mirabeau, indigné que M. le duc d'Orléans, ne se fut pas montré à découvert dans la nuit du 5 au 6 octobre pour faire réussir son noble projet ; le traite d'une manière fort dure, et le força de fuir en Angleterre.

(2) Le congrès a effectivement donné le nom de M. la Fayette, à une assez vaste étendue de terrein dans la nouvelle Angleterre, sous le titre de comté. Cela embarasse fort le patriotisme de M. Motier de la Fayette. Puisqu'il n'est plus marquis en France, pourra-t-il être comte en Amérique? Il a été un des plus ardens promoteurs de l'ordre de Cincinnatus et de celui de la Bastille. Puisqu'il aime tant les cordons, il faut espérer que celui de Constantinople ne lui manquera pas.

(3) M. de la Fayette a été l'amant de Madame de Condorcet, et il n'y a pas de louange qu'il n'obtienne de son philosophe de mari; la philosophie est bonne à tout.

(4) Tout le monde sait avec quelle noblesse M. Bailly présida l'assemblée dans le fameux jeu

de paume, où chaque député se jettait la couronne en guise de balle. On a appellé cela, le JEU DU TIERS. Au reste, M. de la Fayette se trompe ; M. Bailly n'est point astronome ; il a écrit sur l'astronomie.

(5) Le fameux connétable de Bourbon, avec lequel le duc d'Orléans a tant de rapports. « C'était un homme, dit l'histoire, qui ne croyait rien au-dessus de son courage ; d'une activité et d'une intrépidité inconcevable, et généreux jusqu'à la profusion. Il avait une grandeur d'ame qui le rendait ennemi de toute sujettion, et si la mort ne l'eut arrêté dans ses projets ; au siege de Rome, il n'est pas douteux qu'il n'eut fondé un empire en Italie. Il se ligua avec Charles Quint, et mourut rebelle à son roi et à sa patrie ».

(6) M. TALON, lieutenant civil, a donné la démission de sa place dans un moment où son honneur exigeait qu'il l'a conservât ; mais son patriotisme est bien au-dessus de son honneur.

(7) MM. de la CLOS et BIRON, sont, comme chacun le sait, les faiseurs patriotiques de M. le duc d'Orléans.

(8) MM. DUMAS et GOUVION, sont le la Clos et le Biron de M. de la Fayette.

LES LIONS.

FABLE, *qu'on a mal-à-propos attribuée à M. l'abbé* AUBERT.

UN Lion gros et gras, remplis de bonhommie;
Regnait jadis dans la Nubie.
Ce n'était rien moins qu'un héros,
Et la guerre ne fut jamais sa fantaisie.
Cependant ses nombreux vassaux
Étaient en proie à mille maux,
Et menaient la plus dure vie.
Ministres du Lion, quatre ou cinq tirannaux
Dans son vaste et puissant domaine,
Fermaient l'oreille aux cris des animaux,
Et faisaient leur plaisir de la république peine.
Les bœufs, les cerfs, les daims, les ânes, les oisons
Etaient croqués, croqués à la douzaine,
Ainsi que les pauvres moutons.
Les guerriers Léopards et les nobles Panthères
Etoient par sa sublime cour,
Traités comme de pauvres hères;
Et vexaient le peuple à leur tour.
Il fallait bien un terme à toutes ces misères.

Les Singes seuls, habiles courtisans,
Etaient fêtés et comblés de présens.
Un cousin du Lion, que l'on n'estimait guère;
Pour son profit assurément
Devint tout-à-coup populaire,
Et fit naître un soulèvement.
Dans ce triste et premier moment,
Plus de frein, plus de loix : la licence cruelle,
Et la vengeance pire qu'elle,
Désolent les vastes états,
Du roi Lion, accablé d'embarras.
On ose l'attaquer lui-même;
On dévore ses partisans,
Et dans ses chagrins cuisans,
Il voit presque immoler sa lionne qu'il aime,
En présence de ses enfans.
Enfin pour accroître ses peines,
Sujet de ses sujets, on le charge de chaînes.
On devait donc alors créer de bonnes loix,
Réprimer l'affreuse licence,
Et sans aucune violence
A chacun assigner ses droits :
Mais dans la fureur qui le presse
Un peuple d'animaux n'a pas tant de sagesse.
Enfin les loups et les mâtins,
Les Renards et les Ours, les Roquets, les Gredins,
Le Bœuf pesant, le Singe habile;

Chacun veut gouverner au gré de son penchant,
Et pour un maître, on en a mille.
Plus de propriété, plus de gouvernement ;
On mange, on est mangé : c'est un enfer vraiment.
Qu'arriva-t-il enfin ? les puissances voisines,
Je veux dire tous les Lions
Qui régnaient dans les environs ;
Craignant des guerres intestines,
Et la servitude et la mort,
Entrent tous à la fois dans le riche domaine ;
Du roi Lion mis à la chaîne ;
Et par le grand droit du plus fort
Par le meurtre, par le carnage,
Déchirent son vaste héritage.
Mais pour ne pas déposséder
Tout-à-fait leur triste confrère,
Ils lui laissent un coin de terre.
Ceci pourrait bien regarder
Tel peuple qui n'y pense guère.

FIN.